

XYZ. La revue de la nouvelle

Souvenir de Mykonos

Denis Bélanger



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, D. (1988). Souvenir de Mykonos. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 10–13.

Souvenir de Mykonos

Denis Bélanger

Écrasé sur le pont arrière du navire, Michel contemple les couleurs de la mer Égée. Le vert passe au bleu, revient au turquoise, gagne un peu de mauve, s'ajoute du jaune, du gris et du blanc. Soudain, pendant un moment, Michel ne craint plus de vieillir: prendre de l'âge, ça revient à s'épaissir, comme un arbre. L'âge résumé à une accumulation; rien ne s'efface, ni les couleurs, ni les amours.

Hier, Athènes l'a déçu. Trop de bruit, trop d'autos, trop de ciment. L'Acropole en ruines l'a déprimé. C'est comme si, tout à coup, on avait condamné les rêves à ne passer que par le souvenir. En comparaison, l'arrivée à Mykonos l'enchanté. Il est ravi de voir que le navire est plus gros que le village. Assoiffé et content, il se laisse tomber à une terrasse et boit son premier Ouzo.

La terrasse bourdonne en plusieurs langues. Michel s'étonne qu'il y ait tant de monde en avril, surtout des hommes, jeunes et bronzés. Abruti par la traversée et le soleil, Michel s'abandonne doucement à l'atmosphère paresseuse de l'île. Il savoure enfin le délice de ne rien faire. Il s'enfonce dans la chaleur, s' imagine entendre du bouzouki et somnole. Pour un peu, il ronronnerait.

Une vibration soudaine dans l'air, une intensité particulière lui font ouvrir les yeux. Il se redresse, curieux, et, bouche bée, assiste à une apparition, il a une vision: un dieu marche vers la terrasse. Ayant pris la forme d'un homme, un homme parfait, littéralement beau à faire peur, le dieu avance doucement, droit, calme, brillant dans le soleil; il ondule vers la terrasse. Un rêve.

Michel ressent un grand frisson, comme une envie de rire. Il a oublié où il se trouve, Mykonos a disparu; il n'y a plus que ce dieu à qui tout semble appartenir, le soleil, l'air qui le porte, léger comme une fumée, comme un fantôme. À couper le souffle.

Un silence total se fait pour saluer son arrivée à la terrasse.

Michel est médusé, sans voix. Lui qui a pourtant toujours recherché la beauté, qui l'a traquée sur mille corps, qui l'a parfois touchée, morcelée en dix, vingt, cent visages, il ne comprend plus. Son envie de rire l'a quitté. Un homme si magnifique n'est pas possible, c'est le soleil qui tape

trop dur, c'est la turista. Il a toujours perçu la beauté comme un collage, une mosaïque. D'où, croyait-il, l'intérêt de la course à la beauté, la poursuite des beautés.

Cette apparition lui donne un choc inacceptable, comme d'ailleurs à tout le monde sur la terrasse. Cet homme détruit tout alibi, les justifications ne tiennent plus: avec cette apparition miraculeuse, la beauté incarnée en une seule personne se révèle possible. Toute leur vie devient donc futile, fausse. Aucune religion panthéiste ne peut accepter de se restreindre à une manifestation unique de la divinité. Tout culte a ses règles et cet homme les transgresse.

Les gens s'agitent, d'abord doucement, puis laissent éclater leurs émotions, comme des bulles. Ils frémissent de peur; la beauté parfaite est plus effrayante que l'horreur.

Michel est détourné de son propre émoi par ce bouillonnement émotif qui l'entoure. Il recommence à percevoir la terrasse, Mykonos redevient présente. Michel s'oublie pour observer. Sur tous les visages tournés vers l'apparition, il voit monter l'envie, l'agressivité. Puis la haine envahit la terrasse, épaisse comme un brouillard. La haine à nu, terrible.

Le dieu ne semble rien voir, rien sentir. Lointain, absent, seul. La vague de froid qui engourdit la terrasse ne le touche pas.

Peu à peu, les gens retrouvent la parole. Pour l'accuser, le condamner. Michel commence à craindre pour le dieu, à qui la foule nie le droit d'être si beau. Alors qu'il voit la haine autour de lui, dense, meurtrière, Michel se détache de la foule. La beauté de cet homme lui semble toujours aussi excessive, indécente même, mais elle ne l'agresse plus. Elle l'attendrit plutôt, comme une grande maladresse. Michel se range du côté du dieu. La beauté ne l'effraie plus, il commence plutôt à la trouver ridicule. Laide.

Le garçon de table s'approche presque peureusement de la table du dieu et il attend, soumis, humble. Michel voit un muscle tressaillir sur la joue du dieu. Celui-ci ouvre la bouche: «One Ouzo please.» Même sa voix est belle. Michel a subitement envie de pleurer, éprouvant une sorte de pitié pour ce dieu dont la joue se crispe. Il le sent malheureux, il perçoit sa tension, le voit pris dans sa beauté comme dans un filet. Condamné au regard des autres. Michel a de plus en plus peur.

La terrasse vibre. La foule se ramasse sur elle-même, tournée vers le dieu qui ne bouge pas. Le muscle continue de sauter sur sa joue. La tension monte autour de lui, la foule gronde, un chat qui se prépare à

attaquer. Michel voudrait faire un geste, crier quelque chose, rompre l'enchantement, mais il ne trouve rien, la tête désespérément vide, paralysé. La beauté l'impressionne encore.

Le garçon revient servir le dieu qui lève enfin la tête et révèle des yeux extraordinaires. Des yeux vides. Tournés vers l'intérieur, des yeux qui ne voient pas la terrasse. Un regard qui les annule tous.

C'est trop. Trop. Le chat gronde de plus en plus fort, se fait menaçant. Affolé, Michel se lève; il va crier, lorsque se produit une chose monstrueuse.

Un pêcheur qui passait derrière le dieu, chargé d'un énorme panier, glisse, perd pied, et, comme il tente de se rétablir, son panier frappe le dieu derrière la tête. D'un seul mouvement, la foule se retrouve debout, consternée. On entend un tintement de verre et un petit cri — le dieu crie! — puis un silence terrible.

Après, semble-t-il, une éternité, le dieu relève la tête et la foule cesse de respirer, saisie d'horreur: en un instant, le visage du dieu a vieilli de dix ans. L'ovale parfait est tout chiffonné, la peau plissée, les joues aspirées par l'intérieur, la bouche creusée, ridée... toute sa beauté fanée en un instant... Un visage déformé, plus insupportable que la beauté. La punition semble vraiment trop sévère. Un cauchemar.

Dans le silence le plus total, des dizaines d'yeux rivés à lui, le dieu plonge deux doigts dans son verre d'Ouzo et... il y pêche... une prothèse dentaire... Le silence se fait encore plus dense. Un silence noir. Puis, comme un seul homme, toute la terrasse éclate d'un rire affreux.

Seul Michel ne rit pas, il est soulagé, délivré de la beauté. Il regarde le dieu vider la carafe d'eau sur son râtelier et le remettre tranquillement dans sa bouche. La beauté réapparaît aussitôt, miraculeuse. Le dieu resploit, beau comme dans les rêves les plus fous. Mais il n'effraie plus, aux yeux de tous, il est devenu humain.

Riant de soulagement, les gens se détournent de lui. On recommence à raconter des histoires, on parle et on l'oublie. Ce soir, tout le monde le draguera, demain on se vantera d'un regard, d'un sourire, et il sera accepté. Mais pour l'instant, il n'existe plus.

Il ne bouge pas. Ne boit plus, ne regarde rien, ne lit plus. Michel est figé près de sa table, le seul encore debout. Statufié. Épouvanté. Il voit le dieu aspiré par un trou qui se creuse en lui, il le sent qui se torture, se dévore, se nie. Michel voudrait le griffer, le battre, le mordre, déchirer ses belles joues, ne pas le laisser crever. Il a brandi son dentier comme un

drapeau, pour se délivrer, mais il s'enfonce toujours, condamné à l'esclavage du regard des autres.

Pris de vertige devant cette détresse, Michel hésite, craignant de céder, à nouveau, au piège de la perfection. Il voudrait l'empêcher de couler, mais ne sait pas comment le toucher.

Le dieu revient soudain à la réalité et aperçoit Michel debout devant lui. Il hésite à son tour, puis ses yeux s'éclairent et il accepte de voir Michel. Ils se regardent. Le vertige face à la peur. Ils se regardent. Longtemps.

Un fil se tisse délicatement entre eux, tangible, fragile. Un lien, par le regard. Un pont. Une corde. Une corde, pour se pendre ou pour sauter.

Ils se regardent, longuement... et, tout d'un coup, ensemble, ils décident de sauter. De sauter à la corde. De jouer à vivre. Ils éclatent de rire. Ils rient et se mettent à courir dans les ruelles de Mykonos, se perdent, se retrouvent et rient aux éclats. La beauté n'entre plus dans le jeu; elle ne les a pas eus.

Ils sont en vacances.

Né à Amqui en 1950, Denis Bélanger a obtenu un B.A. en latin-grec à l'Université de Montréal. Auteur dramatique, il fait jouer *Lunes de miel* en 1980, *Le Grand Écart* et *Rongé aux mythes* en 1982. En mars 1988, il publie un roman, *Rue des Petits-Dortoirs*, aux éditions Québec/Amérique. Il écrit également des scénarios de films.

À PARAÎTRE / AUTOMNE 1988

La Vie en fleurs

de Pierre Chatillon

Collection «L'ÈRE NOUVELLE»

XYZ ÉDITEUR